

STEPHANE BOHMAN



LA  
MALÉDICTION  
D'AGGOR

---

LE PASSAGE

Stéphane BOHMAN

# La Malédiction d'Aggor

*Tome 1 - Le Passage*

© Stéphane BOHMAN, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-1635-4

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Conception graphique :

Lorine Mathon – Studio Oxymore

[www.studiooxymore.com](http://www.studiooxymore.com)

Photo réalisée par David Miquel

[www.davidmiquel.com](http://www.davidmiquel.com)

À Christelle, mon amour.

« Le roman fournit à celui qui l'invente  
un mensonge par lequel il exprime  
son indicible vérité. »

Philip Roth

# 1

— Doris ! À table ! s'écria sa mère depuis la terrasse de la cuisine, un torchon sur l'épaule et les mains sur les hanches.

Son regard scrutait minutieusement l'horizon à la recherche du moindre mouvement entre les herbes hautes, d'un morceau d'étoffe du rouge délavé de son t-shirt préféré qu'il avait enfilé en vitesse le matin même, d'une envolée de moucheron ou d'un nuage de poussière, des indices de son passage furtif dans le potager de sa grand-mère. Rien. Les minutes s'écoulaient sans que le petit garçon ne donne le moindre signe de vie. L'impatience de sa mère allait très vite laisser la place à ses inquiétudes coutumières.

— Doris ! Viens vite manger, avant que je me fâche ! s'écria-t-elle sans rien laisser paraître.

Assis au pied d'un grand noyer à l'écorce rugueuse, Doris entendait les avertissements de sa mère comme une douce mélodie qui résonnait au loin. Perdu dans les vagabondages incessants de ses pensées, il restait immobile, les jambes croisées et le regard dans le vide.

D'un claquement de main saccadé, sa mère le ramena soudain à la réalité, sans pour autant le faire réagir. Il leva les yeux au ciel et ses joues se gonflèrent d'un soupir interminable. Au grand désarroi de Jade, sa mère, tant qu'il faisait jour, le petit garçon ne voulait jamais rentrer à la maison. Pourquoi ne pas profiter encore un peu de ces journées que le printemps s'amusait à rallonger et de cette nature dans laquelle il se sentait si bien ?

Au son de sa voix de plus en plus aigüe, il pouvait allègrement mesurer le degré d'impatience de sa mère qu'il jugeait parfois trop autoritaire. Mais lorsque sa colère, marquée d'une exaspération sans borne, hurlait le compte à rebours de la dernière chance, il savait que la fessée n'allait pas tarder à tomber et qu'il serait malheureusement indispensable de rentrer.

*Pfff... en plus, je n'ai même pas faim...*

Manger, encore manger. « Les Grands », comme il les appelait, n'avaient visiblement rien d'autre à faire de leurs journées, et d'autant plus les week-ends quand leurs familles se réunissaient pour des anniversaires ou autres fêtes sans intérêt. En observateur aguerri, Doris en avait conclu qu'ils passaient l'essentiel de leur temps assis autour d'une table débordant de victuailles en tout genre, enchaînant d'interminables repas, beaucoup trop copieux et surtout bien trop alcoolisés.

Quand il ne pouvait pas se soustraire malicieusement à ces obligations de réunion familiale, le jeune garçon s'amusait de ces fins d'après-midi toujours très animés.

Des conversations pittoresques, très théâtrales, perdant progressivement toute crédibilité, pour sombrer définitivement dans le grotesque. Les hommes s'agitaient autour de débats houleux sur leurs divergences politiques aussi floues que contradictoires. Des joutes verbales sans fin qui s'accompagnaient très souvent, en fonction du degré d'alcoolémie de chacun, de provocations sans nuances et parfois d'insultes musclées, mais sans réelles conséquences.

Certains préféraient se mettre à l'écart et profiter des plaisirs d'une partie de cartes au calme relatif. Ne comprenant toujours pas les règles et surtout l'intérêt que ce passe-temps pouvait susciter, Doris observait en silence, tournant lentement autour de la table, scrutant chaque protagoniste de ces duels, manipulant discrètement les jetons colorés tant convoités. La tension autour de cette arène de velours vert était palpable. Tout se jouait dans le regard : l'attente, le désaccord, l'incompréhension, la surprise. Mais le clou du spectacle qui méritait toute sa patience était ces explosions de colère. Des scènes aux ralentis dignes des plus beaux films hollywoodiens. Un geste provocateur, une carte jetée nonchalamment au centre du tapis et toute la mécanique s'emballait : des cartes virevoltant de toute part, des regards beaucoup trop sombres pour un simple jeu, des poings serrés s'abattant lourdement sur la table, des jetons éparpillés, des verres renversés, des protestations sans nuances déversées sous une pluie de postillons... une vraie scène de western, un divertissement à ne pas manquer, mais malheureusement la seule consolation à ces journées interminables.

Même si toute cette agitation l'amusait parfois, il ne se sentait pas à sa place. Et avant que ses parents n'insistent pour qu'il aille jouer avec les autres enfants de son âge, Doris préférait rester discret, voire invisible, caché sous une table à



l'abri de tout ce brouhaha.

Attendant le moment opportun, sa main s'échappait de la nappe pour chiper discrètement un bout de pain agrémenté d'un morceau de fromage avant de s'éclipser en vitesse. Un crochet rapide par le potager de sa grand-mère, quelques tomates cueillies à la volée, deux ou trois feuilles de basilic frais et le meilleur sandwich au monde serait bientôt dégusté à l'ombre d'un arbre, en pleine nature, au calme et en compagnie de tous ses amis.

Du haut de ses huit ans, ce petit garçon au visage angélique et au sourire rayonnant était inéluctablement différent des autres enfants de son âge. Hormis des qualités évidentes comme la gentillesse et la bienveillance, son principal défaut, que la majorité de son entourage lui reprochait sans cesse, était indéniablement son côté rêveur. Il était toujours ailleurs, dans son monde, perdu dans ses pensées, plongé en permanence dans un univers imaginaire dont lui seul avait les clés. Certains disaient avec clémence qu'il avait toujours un peu la tête dans les nuages, tandis que d'autres l'avaient irrémédiablement classé à la rubrique « vrai débile ».

Il est certain qu'il n'avait pas souvent les pieds sur terre. Il aimait tellement passer du temps à s'inventer des histoires fantastiques, imaginer des aventures invraisemblables. Il aimait vagabonder en pleine nature, se fabriquer des palais avec seulement quelques branches perdues, enjamber des rigodons comme s'il traversait des torrents en furie au péril de sa vie. Il agrémentait chacune de ses rencontres fortuites d'une dimension extraordinaire. De ravissantes coccinelles qui, d'un simple souffle, réalisaient ses vœux les plus invraisemblables, des moineaux aux chants mélodieux qui lui confiaient les histoires les plus secrètes de la forêt mystérieuse ou encore des lézards en tenue de camouflage qui lui racontaient tout ce qui s'était passé pendant son absence.

— Doris ! Je vais me fâcher ! hurla sa mère au loin.

Toujours en sursis, il profita de ces derniers instants, glissant le long du tronc, allongé dans l'herbe moelleuse, le ciel s'offrait à lui. Loin de tout, loin de cette réalité insipide, loin du jugement des autres. Ces nuages, en perpétuel mouvement, qui lui racontaient de si belles histoires, cette magnifique étendue de ciel bleu d'où jaillissaient des personnages, tous plus extravagants les uns que les autres. Dans ces moments, il pouvait parfois se sentir coupable de contrarier sa mère qui se souciait constamment du bien-être et de la sécurité de ses deux

enfants, mais il aimait tellement profiter de ces instants idylliques où ses rêves régnaient en maître absolu. Comment pouvait-il se résoudre à partir sans connaître le dénouement de cette histoire sans fin que ces nuages en mouvement lui donnaient le privilège d'observer.

Doris était né ici et n'avait jamais rien connu d'autre. Loin de tout, loin des villes, du béton et de toute cette modernité pourtant accompagnée de tant de promesses. Cette nature était son unique univers. Ces paysages emblématiques faisaient partie de son quotidien. Ces champs de blé qu'il aimait regarder danser dans le vent. Ces rangées de pieds de maïs qui s'étiraient à perte de vue et qu'il aimait croquer à pleines dents avant la récolte. Ces étendues de tournesols en perpétuel mouvement dont la fleur était enchaînée aux trajectoires envoûtantes d'un soleil radieux. Ces immenses forêts aux profondeurs insondables dans lesquelles, en théorie, il n'avait pas l'autorisation de s'aventurer. Ces vignobles escarpés dans lesquels il aimait s'y cacher et se délecter de ses raisins tièdes aux saveurs si sucrées.

Il avait grandi ici, entouré de sa famille, dans ce vieux corps de ferme encerclé d'un côté de champs en jachère où venaient parfois paître quelques vaches et de l'autre une immense forêt qui laissait échapper tout au long de la journée et de la nuit, de magnifiques mélodies d'oiseaux.

Après des années passées au cœur d'une grande ville, dans un modeste petit appartement, usés par le bruit et la pollution, Karl et Jade, ses parents, étaient venus s'installer peu de temps avant sa naissance dans ce petit village perdu en pleine campagne. Au plus grand plaisir de Doris, ses grands-parents étaient venus emménager quelque temps après, pour leur prêter main-forte dans la rénovation de cette grande et vieille bâtisse dont une grande partie n'était encore que des ruines. Le choix de ses parents avait été mûrement réfléchi. Ils souhaitaient donner le meilleur pour leur enfant Rudolf et le petit dernier qui allait naître dans quelques mois. Persuadés d'avoir une fille, ils avaient choisi de l'appeler Doris, en référence à la chanteuse américaine Doris Day dont ils aimaient tant écouter en boucle la chanson « Que sera sera ». Mais, à la naissance du petit garçon, ils s'étaient laissé convaincre, dans l'urgence, que ce prénom fonctionnerait très bien au masculin.

Contrairement à son frère aîné, Doris raffolait de cet immense terrain de jeu. La maison de ses parents d'un côté, celle des grands-parents de l'autre, séparées